

Le Joyeux Reveil

Un tour de cartes



L'ENFANT PRODIGE

— Te voilà enfin, mauvais garnement ! Ça fait un an que je me demande où bien tu peux te nicher !



LE CHARMEUR DE SERPENTS amateur de macarons.



FICTION ET REALITE

ou l'art de réaliser en photo des princesses de sœurs.



FORCE DE L'HABITUDE

Quand l'arbitre de boxe réveille son fils : « Un, deux, trois, quatre ! Debout ! »



CARNAVAL

— C'est une honte, Monsieur, que d'arriver au bureau dans une telle tenue. Il faut choisir, ou bien on s'amuse, ou bien on est un fonctionnaire !



MARIAGE AU CIRQUE

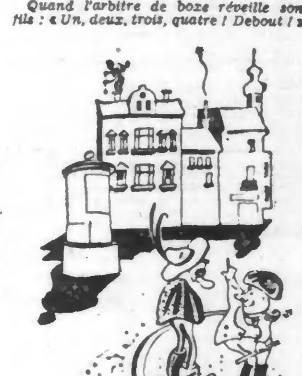


ELOGE FUNEBRE

— Inépuisable travailleur, notre défunt ami ne se résigna à quitter sa place que lorsqu'il lui fallut s'installer dans la chaise électrique.



LE PECHEUR OPTIMISTE



CARNAVAL

— Drôle d'idée pour un déguisé d'aller se promener sur les toits...



REVERS DE KIDNAPPING

— Chef, si vous ne nous débarrassez pas de ce garnement, nous plaquons tous le service. — Je ne demanderais pas mieux, mais les parents ne consentent à le reprendre que si nous leur versons dix mille dollars.



LOGIQUE

— J'vous demande pardon, Monsieur le Juge, mais je voudrais savoir pourquoi la mendicité est un délit, alors que faire l'aumône est une bonne action ?



UN DES NOMBREUX AVANTAGES DE LA VOITURE DE PETIT FORMAT



SAUVETAGE MIRACULEUX

— Alors, vous êtes le seul survivant du naufrage ? Comment vous êtes-vous sauvé ? — Heu, à vrai dire, j'ai raté le bateau au départ...



MARDI-GRAS

— Mais voyons, Bobonne, puisque je te dis que ce sont les heures de travail supplémentaires qui m'ont mis dans tous mes états !



MEURS D'HOLLYWOOD

— Pas une seule lettre d'admiration aujourd'hui ? Et moi qui m'en suis adressé moi-même une vingtaine ?



LA FAMILLE D'ACROBATES AUX SPORTS D'HIVER



DECEPTION

— Quoi, vous n'avez plus de chaussures ? Et moi qui ai encore une demi-heure de libre !



PETITES CONSEQUENCES DU DEGEL



UN TIMIDE

— Quelle belle fille ! Si seulement je trouvais un prétexte pour l'aborder !

Boutois, commis-voyageur en parfumerie, émerveille une demi-douzaine de consommateurs par des tours de cartes qu'il réussit admirablement.

Lapige (un camarade d'enfance de Boutois, s'adressant aux consommateurs) — Hein !... quel type, ce Boutois !... Quand je vous disais qu'il n'avait pas son pareil !

Chœur des Consommateurs. — C'est vrai !... Vous n'exagérez pas !... Il y a une destérité extraordinaire.

Boutois (modeste). — J'avoue que j'ai souvent étonné les gens. Je me souviens qu'à Lambézellec, un petit village de la banlieue de Brest, une petite bonne d'hôtel, après m'avoir vu faire un tour de cartes, qui sort de la banalité, s'est écriée, en s'écriant que c'était sûr, j'étais le diable !

Chœur des Consommateurs. — Ah ! Ah !

Lapige. — Et quel était ce tour ?

Boutois. — C'était celui que je vous ai fait, il y a un instant : la disparition des aces.

Lapige. — Fais nous en encore un !

Boutois. — Ah ! non !... Je suis fatigué.

Chœur des Consommateurs. — Et ! Si ! Encore un !

Lapige. — Voyons, Boutois !

Boutois. — Tu m'embêtes !

Lapige. — J'insiste, au nom de nos quarante-cinq ans de bonne amitié !

Boutois. — (songeur, comme à l'habitude). — Il y a bien encore le tour des quatre rois guillotinés... qui est très...

Lapige (avec autorité). — Exécute-toi !

Boutois. — Je te préviens qu'il te coûtera cinq francs, ce tour-là !

Lapige (surpris). — Tiens !

Chœur des Consommateurs. — Quel est ce mystère ?... Vite ! Vite ! Nous voulons voir les quatre rois guillotinés !

Alors ! Lapige, vous n'êtes pas à cinq francs près... ?

Boutois (bonhomme). — Oh ! quand je dis cinq francs... Il se peut que ça lui coûte seulement cinquante sous !

Lapige (magnanime). — Je ne suis pas à deux francs cinquante près !

Boutois. — Alors, sort du jeu les quatre rois !

Lapige (obéissant). — Voilà.

Boutois. — Bien... Maintenant, coupe-leur la tête.

Lapige (hésitant). — Mais...

Boutois (avec autorité). — Coupe-leur la tête... proprement !

— Alors, sort du jeu les quatre rois !

Lapige avec beaucoup de soin, plie les cartes, sort son canif et décépate d'abord le roi de pique, puis celui de cœur. Le roi de carreau va subir le même sort, quand soudain, Boutois se dresse.

Boutois (s'adressant d'une voix de stentor, à la patronne, qui trône à sa gauche). — En ! madame ! madame ! La Patronne. — Qu'y a-t-il ?

Boutois (montrant Lapige). — Regardez donc cet imbécile qui s'amuse à déchirer vos cartes toutes neuves !... En voilà un plaisir stupide pour un homme de son âge.

La Patronne (mécontente). — En effet ! (A Lapige) Vous me devez dix-sept francs... Ouh !... Parfaitement !... dix-sept francs ! C'est le prix que je paye mes jeux de cartes.

Lapige (ahuri et vexé, pendant que s'échappaient les consommateurs). — Ah bien vrai !... Ah bien vrai !... E.G. GLUCK



FLEURS

— Prépare-moi, s'il vous plaît, une gerbe qui exprime que je ne pourrai pas aller au rendez-vous de huit heures moins le quart, parce que ma tante de province est arrivée et que je dois passer la soirée avec elle.



LES PETITS ENNUIS DU METIER

— Peure homme, il ne vous manquait que d'avoir mal aux dents !

— Non, je me bouche les oreilles simplement parce que j'en ai soupé de m'entendre gémir toute la journée.

NOS MOTS CROISES

Problème N° 200

1	I	H	N	V	V	W	W	K	X
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									
10									

HORIZONTALEMENT. — 1. Huitre. — 2. Mouvement de foule ; Faras. — 3. Enlève ; Abréviation de l'indicateur des Chemins de fer. — 4. Faysan. — 5. Rivière bretonne ; Sécha. — 6. Fin de déjeuner. 7. N'hâble pas la ville. — 8. Petit continent. — 9. Dévoûment total. — 10. Qualité certaine production de l'aspirin.

VERTICALEMENT. — I. N'est pas originaire d'une capitale. — II. Instrument.

Solution du problème N° 199

1	L	I	A	I	A	M	I	E	R	E	
2	L	I	A	I	E	L	L	E	S		
3	L	A	C	A	R	E	P				
4	S	O	L	I	N	A	C	T	I	V	E
5	S	O	L	A	R	C	A	R			
6	T	R	I	A	G	E	S	L	E		
7	R	A	T	A	D	I	E				
8	E	L	A	S	T	I	C	I	T	E	
9	G	R	E	N	A	T	I	N	E	M	
10	A	S	T	R	E	I	N	T	E	S	

Arlette et son Ombre par Max du Veuzit

Aucun doute ne lui était permis, à présent : celle qu'il cherchait changeait de domicile !

Selon toute vraisemblance, elle avait dû quitter l'appartement de Mme Limay pour travailler ailleurs.

Le fuyait-elle donc ? Jamais, elle n'avait fait allusion devant lui à un changement d'appartement.

Est-ce que par hasard le baiser qu'il lui avait donné l'aurait effarée à ce point ? Cette supposition fut pour lui tout un désastre. Il avait soudain conscience que tout

ce qui l'avait amené dans le sillage de la jolie ouvrière, était inexistant.

Son enquête ? Ses projets de vengeance ? La nécessité de mettre au point une affaire qui le touchait personnellement, dans toutes les fibres de son être ? Tout disparaissait devant deux grands yeux noirs qui craintifs et effarouchés dans leur pure loyauté s'étaient quelquefois posés sur lui.

Quand il constata que c'était bien le mobilier d'Arlette qu'on était en train de déménager, il se dit qu'il ne devait pas perdre l'occasion providentielle qui lui était offerte de rejoindre celle dont il cherchait la trace.

Il nota le numéro de l'auto transporteur, le signalement du chauffeur et de son compagnon ; puis tandis que les deux hommes achevaient leurs préparatifs, il héla un taxi et dicta sa volonté avec le ton imperieux que nous lui connaissons.

— Sans vous faire remarquer, vous suivrez cette voiture que l'on est en train de charger. Dès qu'elle s'ébranlera prenez-la en filature.

— Compris ! répondit le chauffeur qui pour ne pas attirer l'attention, conduisit son véhicule un peu en arrière, assez loin de celui qui lui indiquait à suivre.

Le premier taxi s'ébranla. L'autre le suivit.

Tantôt dépassant le chargement, tantôt ralentissant pour le laisser passer et lui permettre de prendre de l'avance, la voiture où Pierre avait pris place accomplissait la mission confiée. A un croisement le jeune homme plongea son regard inquiet dans l'ouverture de la portière et dévisagea André Montel qui ne reconnut pas.

Maintenant tout songeur, il réfléchissait. Il avait été frappé de la taille et de la mâle figure du mari de Francine. Était-ce pour ce beau garçon que Mme Lussan déménageait ? Cette supposition lui mettait des griffes à l'âme.

— Avec des yeux si purs, j'aurais cru vraiment qu'elle était au-dessus de ça. Il ne précisa pas ce qu'il entendait par ce : « ça » péjoratif ; mais la grosse soupir qui gonflait alors sa poitrine évoquait un amas de déceptions.

Pierre sortit de ses réflexions quand le taxi stoppa devant lui.

— Attendez-moi un instant, dit-il au chauffeur. Je reviens.

Et il s'avança vers la voiture arrêtée tandis que Montel et le chauffeur commençaient le transport du petit mobilier sans s'apercevoir qu'il les épiait. Quelle ne fut pas la stupefaction de l'étranger en reconnaissant la maison où, un jour, il était venu demander à la concierge des renseignements sur madame Lussan et ses amis.

— Ah ! elle est chez ses amis Montel... des amis dont le nombre et la qualité se ramènent peut-être, en tout et pour tout, à ce particulier-là !... grommela-t-il, les dents serrées.

C'est ainsi que chaut des deux hommes, sans connaître l'autre, suspectait tout de suite le rôle de son adversaire. Ne peut-il donc pas exister des rapports corrects entre deux jeunes gens, robustes et sains de sexe différent ?... Singulière mentalité qui met tout de suite la défiance au fond de nous-même, et nous inspire les pires suppositions.

Pierre connaissait à présent la nouvelle adresse d'Arlette, ou plutôt il savait en quel lieu le modeste mobilier de la jeune veuve était ramené. Mais était-ce bien dans l'appartement des Montel qu'il avait été porté ? Et Arlette habitait-elle aussi dans cette mai-

son ?... Seule... ou avec ce jeune homme qu'il avait vu danser un soir avec elle ?

Toutes ces questions, le poursuivant se les posait, en proie à une curiosité malsaine qui le rendait inquiet, rageur, hargneux même.

Il voulait obtenir des renseignements plus sûrs et il alla trouver le régisseur de l'immeuble. Mais une consigne avait dû être donnée et les bouches résistèrent closes. Même silence au précédent domicile où, quittance ayant été remise et autorisation de déménager accordée, rien de plus que la nouvelle adresse n'avait été communiqué.

De guerre lasse, l'étranger monsieur Pierre en était arrivé à vouloir louer un logement dans la maison d'André Montel. De cette façon, il pourrait se rendre compte des allées et venues de celle qui l'intéressait. Mais il était dit que les difficultés ne cesseraient pas si vite pour lui. Tous les appartements étaient loués et forcés fut au port curieux personnage de chercher ailleurs un observatoire plus discret.

Dans son minuscule logement, au milieu de ses meubles, Arlette retrouva son calme, sinon sa gaieté.

De nombreuses clientes étaient venues tout de suite à elle. Ses journées se trouvaient bien remplies par la couture.

Néanmoins, elle restait toujours un peu mélancolique. Dans cette solitude

qu'elle aimait pourtant, son existence lui paraissait terne et vide. Elle se disait souvent :

— Je suis toute jeune encore, qu'ai-je donc connu de la vie en dehors des peines, des ennuis, des chagrins ?... Je n'ai eu que mille tracasseries jusqu'ici !

Cependant, elle ne voulait pas s'attarder sur de telles réflexions qui pouvaient l'orienter encore vers des déceptions nouvelles.

Bonne chrétienne, la jeune femme lutait éperdument contre toutes ces constatations démoralisantes et quand elle méditait, elle ne permettait pas à sa pensée de se fixer sur des objets trop fascinatoires.

L'amour, c'est bon pour les femmes qui ont de la chance... Pour celles qui ont famille, argent, beauté !... Elle, humble ouvrière, pauvre gosse sans avantages matériels, est-ce qu'elle pouvait prétendre être aimée ?

Où alors, l'amour qu'on lui offrirait, ce serait en passage, sans lendemain... le baiser d'un soir... celui qu'un homme avait osé lui faire subir, comme à une chose conquise... payée d'avance par une soirée au cinéma !

— Foutah !

Et à ce souvenir, les yeux d'Arlette se remplissaient de larmes. Elle n'avait jamais eu, cependant, beaucoup de confiance en cet énigmatique poursuivant ; elle n'avait jamais cru non plus qu'il lui aimerait ; mais tout de même, à quel bon le nier, elle s'était trouvée

ému de ses attentions et de son assiduité.

Arlette avait mené jusqu'ici une vie droite et rigide. Mais aussi elle avait souvent souffert du vide de cette existence solitaire. Quand, à présent, elle se remémorait les paroles d'André lorsqu'il lui avait pour s'opposer à son idée de mariage avec un vieillard, elle ne pouvait manquer de se rappeler la condamnation qu'elle prononçait elle-même, fermant à jamaïs la porte à l'amour.

Pourquoi son veuvage lui rendant la liberté aux yeux du monde, l'avait-elle rappelée aux conditions normales de la vie humaine : l'amour, le mariage, les enfants !

— Comme on se leurt ! pensa-t-elle. Voilà, il faudrait ne jamais se monter le bourrichon !

Combien de fois, ces derniers temps, avait-elle secoué toutes ces réminiscences ? Elle ne voulait plus réfléchir à tout ça, c'était certain, et pourtant sa pensée y retournait sans cesse... malgré elle !

Mais la destinée était là qui, pas à pas, continuait à commander son sort. Ne lui imposait-elle pas ses conditions, une fois de plus ? Ainsi, certaines existences qui semblent dirigées vers des fins volontaires et bien déterminées, se trouvent-elles suivre des pistes à fantaisistes que les actes accomplis paraissent extravagants aux yeux de ceux qui en sont les témoins.

(A suivre).